

Hamelin, Louis-Edmond (1999) *Passer près d'une perdrix sans la voir ou attitudes à l'égard des Autochtones*. Montréal, Université McGill, Programme d'études sur le Québec (Coll. « Grandes conférences Desjardins, no 5 »), 91 p.

Jean-Jacques Simard

Volume 44, numéro 123, 2000

Centralités métropolitaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022938ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022938ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, J.-J. (2000). Compte rendu de [Hamelin, Louis-Edmond (1999) *Passer près d'une perdrix sans la voir ou attitudes à l'égard des Autochtones*. Montréal, Université McGill, Programme d'études sur le Québec (Coll. « Grandes conférences Desjardins, no 5 »), 91 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 44(123), 467–468. <https://doi.org/10.7202/022938ar>

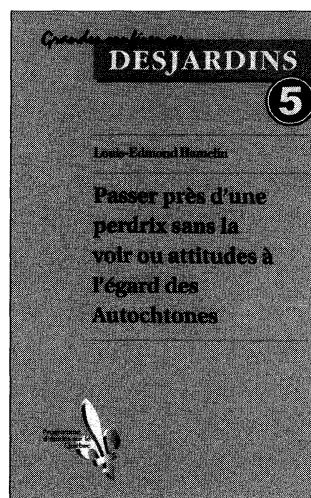
HAMELIN, Louis-Edmond (1999) *Passer près d'une perdrix sans la voir ou attitudes à l'égard des Autochtones*. Montréal, Université McGill, Programme d'études sur le Québec (Coll. « Grandes conférences Desjardins , n° 5), 91 p.

Si vraiment cette plaquette reprend une conférence de M. Hamelin à McGill, l'auditoire en a eu pour son argent, car le texte proprement dit frôle les 70 pages. C'est suffisant pour proposer un tour critique des attitudes banalisées envers la « question autochtone » au Canada et au Québec.

Dans le style finement enluminé et imagé qu'on lui connaît, l'illustre géographe de la nordicité se fait surtout fort de clarifier les termes d'un débat qui, pour se vouloir plus que jamais actuel, traîne passablement d'atavismes historiques. Après avoir cerné « la notion politique d'autochtone », il dégage dans le temps six « modèles de liaison entre Autochtones et non-Autochtones », explore de plus près quelques « thèmes spécifiques » qui hantent les discours autochtonistes, monte au « Québec du Nord », et conclut en départageant les avenues idéologiques plus ou moins prometteuses d'avenir. Notes, bibliographie et index complètent cet ouvrage bien fait.

L'attachement privilégié au territoire et l'antécédence culturelle définissent l'amérindianité post-colombienne, rappelle Hamelin, encore que maintes traditions y aient été « actualisées », et que ces milieux présentent « un faciès composite » intégrant bien des traits de l'environnement plus large auxquels ils participent. À leur manière, toutefois, prend-t-il soin d'insister, car ils « ne deviennent pas semblables aux non-Autochtones pour des raisons de liens particuliers à la terre, de vision du monde, de même que de refoulement physique et mental imposé par les Autres » (p. 13).

L'extermination exclue (en principe, puisque les microbes plus que les mousquets sont passés proches d'y arriver), on n'en finit plus de s'interroger sur la place que pourraient occuper ces irréductibles peuples-souches dans les sociétés originellement bâties sur leur expropriation. L'auteur montre comment, depuis les premiers jours de la colonisation jusqu'à hier, on en est resté largement au même registre d'hypothèses : « l'élimination » en esprit ( les premiers occupants sont carrément oubliés dans la mise en valeur du pays ); la « domination » bien-pensante (les Réserves et La loi sur les Indiens); l'option de la « distanciation » entre les autochtones et la majorité (séparés mais égaux) est parfois prônée des deux cotés, comme « l'autopromotion » des Autochtones (« droits inhérents » exclusifs). L'alternative ascendante depuis une trentaine d'années tendrait plutôt la main à Las Casas ou Marie-de-l'Incarnation : « l'amélioration » des conditions de vie, ménageant les chocs du développement (ex : la Convention de la Baie James); ou mieux, mais rare encore, « l'association interculturelle », c'est-à-dire : « confiance, dialogue, rencontre, convergence, assemblage, jumelage, interaction, association, aménagement conjoint, coexistence, coparticipation et partenariat » (p. 68).

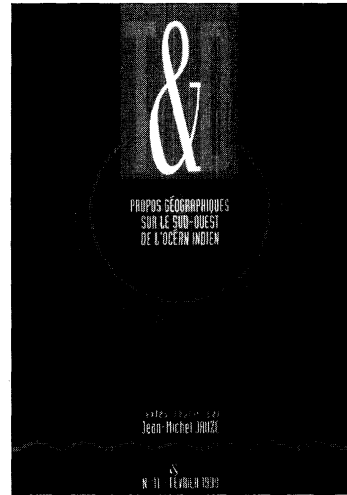


Si M. Hamelin apporte un témoignage érudit, nuancé, riche d'expérience pratique, il reprend à son compte la propension courante à diviser l'univers entre Autochtones et non-Autochtones, comme s'il s'agissait là de « deux masses ethniques » équivalentes (je souligne, p. 40). Considérant que la seconde « ethnie » englobe l'ensemble des bouleversements sociohistoriques des cinq derniers siècles au moins, on pourrait craindre que l'échange interculturel candidement défini en ces termes ne ressemble beaucoup à la classique recette du pâté de cheval et de lapin.

Jean-Jacques Simard  
Département de sociologie  
Université Laval

JAUZE, Jean-Michel, dir. (1999) *Propos géographiques sur le Sud-Ouest de l'océan Indien*. La Réunion, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines (Coll. « Travaux & Documents », n° 11), 228 p. (ISSN 1247-1194)

Après les pionniers qui ont beaucoup fait pour la géographie universitaire à la Réunion, dans des conditions souvent difficiles, la relève, dont l'effectif est considérablement augmenté, et l'amélioration des moyens matériels contribuent aujourd'hui à l'essor du Centre de Recherches et d'Études de Géographie de l'Université de la Réunion (CREGUR). Dans ces conditions, « la présence de la géographie réunionnaise dans le monde india-océanique ne peut que se renforcer » (Robert : 11), ce dont témoigne fort bien les douze articles rassemblés par J.-M. Jauze dans *Propos géographiques sur le Sud-Ouest de l'océan Indien*.



Situées dans l'hémisphère austral au large des côtes orientales de l'Afrique, les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien forment une communauté insulaire plurielle, dans le sens où chacune d'entre elles possède une personnalité bien affirmée. Malgré quelques contentieux territoriaux dont le plus sérieux isole politiquement Mayotte de ses voisins, la coopération régionale s'organise à petits pas depuis 1982 à travers la Commission de l'océan Indien (COI), qui regroupe les Comores, Madagascar, Maurice, les Seychelles et la France (pour la Réunion). Aujourd'hui, en parallèle à la COI, ces îles s'intègrent progressivement aux structures régionales plus vastes de l'Afrique australe et orientale (SADC, COMESA), d'une part, et de l'océan Indien (IOR-ARC), d'autre part.